

Philippe Delaveau

## Feu et pénombre

### FEU ET PÉNOMBRE

L'hiver est plus tranchant qu'un couteau. Le vent  
coupe dans l'amoncellement de preuves, déplace  
les objets négligés, refuse le surplus.  
Sur l'arbre aussi ce miroir de glace, dans les plis du tronc  
et ces branches d'une beauté peut-être excessive.  
Du moins dans leur lacis le ciel – le ciel d'hiver –  
se laisse concevoir dans sa pureté, à peine de ce monde  
- ni minéral, ni végétal, glorieux peut-être par le froid.  
Sans ajout de nuages pour décrire voluptés ou presque'îles.  
Ce froid : non pas dévastateur. L'essence  
de la beauté enfin lisible.  
Et déjà condamnée par la nuit.  
Déjà parfait par tremblé d'étoiles, ce gel  
qui est un équilibre entre feu et pénombre.

### DÉSASTRE

Tu répètes ce nom : *désastre*,  
quelque chose au dehors tombe  
irréparable –  
la lame du couteau  
s'introduit dans le palais de l'huître –  
Arrache-t-on au corps distant  
de la mauvaise étoile  
l'acier glacé d'une faucille  
pour couper dans la masse des gerbes,  
délivrer la terre  
de cet excès qui a levé ?  
De la graine au bagage ployant la tige,  
épi velu d'or cliquetant de l'épaule  
contre l'épi multiplié jusqu'aux

vaches paisibles de ce côté de la clôture –  
et l'arbre vieillissant qui de toujours est chêne  
par les signes de sa fidélité à l'être,  
son antique coutume. Au moins les druides  
le savaient.

Est-il un sens ou *rien* – pur hasard comme un dé  
qu'on lance à la table dans les méandres  
des mots qui s'égarent ?

## AUTOMNE

Un chien seulement aboie pour fermer l'horizon  
et le lièvre par étourderie s'attarde dans la cour.  
Le temps des chasseurs et des chrysanthèmes  
afflige les marbres de lueurs rouillées  
– ciels lacérés par la tempête, gibier forcé par les venelles,  
la forêt s'embourbe et les ruisseaux débordent sur les gués.  
La soie noire de l'inquiétude tremble de haut  
sur les branches de l'arbre intérieur, dépourvu de racines.  
Plaine là-bas ou en dedans, abasourdie  
de brouillards en guenilles. Soudain  
le dieu de la guerre se réveille de son égarement.

Tu préfères l'autre, même boiteux, qui respecte sa forge :  
il sait l'effort et la fragilité du bronze  
et les coups adroits du marteau sur la pièce en fusion.  
Maintenant la joie entre tes mains s'écaille  
comme les bois exposés aux fouets du vent  
et à la désolation batailleuse de la mer.

Avec sa science et sa frénésie elle assaille la côte  
comme ceux dont rien ne saurait tempérer l'ivresse  
ou la colère, du moins la vigueur, l'entêtement –  
la violence massive des taureaux empêtrés dans la vase,  
la précipitation des cailles criblant les sables.  
Alors par orgueil la pluie redouble de fureur  
et les fossés flagellés crépitent sous la mitraille.

## PLUS DE CHANSON

Là-bas jusqu'à la mer froide le long  
des canaux gelés, ce chemin dans la neige.  
Trembles et peupliers ont oublié la chanson.  
Plus de feuilles sur la cime pour frissonner –  
feuilles douces comme l'oreille  
du chat et comme lui  
fragiles, d'un cartilage délicat  
qui se dresse et entend, soudain se détourne.  
À toi de frissonner. À toi  
d'agiter les mains que le froid prive de gestes  
à l'extrémité des bras inutiles.  
Les corbeaux d'hiver n'ont pas plus de respect  
pour toi que pour l'épouvantail d'octobre  
dans les pommiers ou les bonshommes  
blancs, l'hiver, le nez conçu d'une carotte,  
riant du suprême rire : idiot –  
la bouche, un lacet noir.  
Au moins ils rient. L'épouvantail  
muni de son épée peut se croire un ange  
à l'entrée de ce jardin dévasté par la neige.  
Et le bonhomme est bon, simple sans doute,  
ayant à charge sa fonction.  
L'épouvantail dehors fidèlement  
près du cerisier vide protège  
encore le pré désert.  
Et toi qui trembles, tu as fui. Tes lèvres  
ont gercé. Les merles  
et les chants ensemble se sont tus.  
Pas une feuille sur les arbres le long des rives.  
La douleur se mêle au chant et  
le chant se résout dans le silence.  
Trembles et peupliers ont oublié la chanson.  
La mer là-bas achève le chemin  
que trace le canal bordé de tant d'arbres rigides,  
comme la neige interprète à son gré le silence.

## ADIEU

Ignorant que tes hautes étoiles  
avaient tremblé leur dû. Pas un autre sanglot.  
Pas une brise pour effleurer les branches  
et susciter la présence des champs.  
Tes lampes ont lutté avec courage  
comme celles du vaisseau qui sombre  
fort de son poids et de ses cheminées.  
Maintenant si je me retourne  
c'est pour te voir périr dans le brouillard  
avec ma vie, sans un reproche.  
J'aimais ces maisons qui m'ont quitté  
et ces vignes qui tordaient les poignets  
maigres de la douleur.  
La hache qui tranche la corde  
est plus aiguë que le croc du lion.  
Aussi intraitable fut  
à l'entrée du désert Alexandre,  
qui ignorait doute et détresse.  
Mais mon empire, je le construis  
en soustrayant, en dispersant  
les ombres et les morts.  
Bientôt j'ausculterai les lignes  
gravées sur la cire de mes paumes  
pour réfuter l'arrêt sévère des destins.  
La rivière et les bois,  
les vitraux et les pierres,  
écoles et maisons,  
les sons ancrés aux souvenirs  
avaient donné très tôt l'exemple.  
Les oiseaux nobles nous quittent dès l'automne  
pour de lointains soleils  
que rien ne saurait abolir.  
Seuls les visages sont restés  
dans le cadre des noms – des cadres  
propres certes, mais sans dorure.